

La nuit tomba. La ville qui se gorgéait dans une saoulerie folle avait une haleine bestiale d'ivrogne. Et derrière les remparts, dans le feuillage noir des arbres, les rossignols inquiets ne chantaient plus, la rivière se lamontait en des sanglots éperdus.

Dans la cour du Lion d'Or, une dernière fois avant la retraite, Marius Papelou faisait tourner sa longue canne entre ses doigts. Il était superbe, les moustaches cirées, le bonnet à poil posé de travers sur le front avec son panache qui ondulait, l'uniforme collant à ses membres norvoeux comme un maillot de l'entour et le sabre recourbé lui battant les mollets. C'était toujours le beau tambour-major du 48. celui que les camarades avaient couronné un soir de noces du surnom triomphal de Tournecœur. Ses yeux luisaient et il ne pouvait songer sans un sourire gouaillier aux hableries mauvaises des vignérons d'Habélijas, qui avaient parié de faire manquer la retraite. Il était bien tranquille là-dessus. Il avait donné la consigne aux vingt-cinq. Les vingt-cinq seraient au Lion d'Or à huit heures, et on donnerait de la musique à Habélijas; on lui en donnerait pour son argent.

Les huit coups de l'heure tintèrent aux clochers, puis le quart, puis la demie. Les tambours n'arrivaient pas. Marius frissonna malgré lui. Il sortit de la cour à grandes enjambées, et anxieusement il épia de tous côtés. La rue était déserte. A la fin, comme il allait rentrer dans l'auberge, il distingua confusément une bande qui s'approchait en désordre et brillant à tue-tête. Il poussa un cri tragique. Il avait reconnu ses hommes, mêlés, bras dessus, bras dessous, aux vignérons d'Habélijas. Tous étaient gris. Les vignérons avaient royalement payé la ripaille.

—Canailles! gueux! cochons! hurla Papelou.

Et la canne levée, empoignant ses tambours au collet d'une étroite brutale, il les rangea un par un devant lui.

La retraite commença, boquée, grotesque, pareille à un charivari de mardigras. Les peaux se croaient. Les baguettes tombaient des mains des tambours et, les jambes flageolantes, la tête hébétée, ils titubaient, glissant sur les galets pointus, se raccrochant entre eux, s'abattant de-ci, de-là, sur les tas d'ordures. Et derrière la retraite, les gens d'Habélijas riaient très fort, flagellant de leurs moqueries le vieux tambour-major. Morne, raide, désespéré, celui-ci marchait droit devant lui. Il ne tournait même pas la tête pour répondre aux insultes.

A la place des Moines, les vingt-cinq n'étaient plus que douze. Au Foirail, il en restait neuf. Mais à ce moment, guidée par les garçons de Pessalorgues qui avaient déployé leurs taillottes rouges, la farandole passa, orient son refrain ondiablé. Et poussés par les vignérons, les huit derniers se joignirent à la chaîne. Il n'en restait plus qu'un: Bernabe

Loustrie, le crieur. Alors, gravement, Papelou lui prit sa caisse.

— Va-t'en, murmura-t-il d'un air farouche. Va-t'en avec les autres. Papelou sonnera la retraite tout seul!

Et jetant sa canne, il s'attachait le baudrier sur la poitrine. Il parcourut ainsi la ville, s'enfonçant dans les ténèbres, dans les carrefours et les rues perdues et toujours rabotant ses ra-fla-fla comme un défi affolé. Il dépassa les ramparts. Il courrait ainsi qu'un aveugle poursuivi par des chiens errants. Il ne s'arrêta qu'au pont de l'Aygastrou. Il étouffait et ses bras ballaient, tor-dus de fatigue.

L'arche du pont traçait dans la rivière une éclipse mystérieuse. L'eau avait des transparences attirantes. Les sanglots s'apaisaient. On eût dit une voix faible qui consolait. Et dans l'ondulation des herbes qui verdissaient le fond palnitaient comme des regards amis les clartés blondes des constellations. Papelou contempla longtemps la rivière. Puis, sans prononcer une parole, il enjamba le parapet. L'eau clapota avec le bruit étouffé d'un baillement de bête. Un grand rond blanchâtre s'élargit démesurément sous la nappe immobile. Ce fut tout.

Dans la ville, les fusées du feu d'artifice sillonnaient déjà le ciel, ensémant d'or la voie lactée. Les lueurs boréales du bouquet incendiaient l'horizon. Les feuillages, les herbes, l'eau était radoucement illuminés, et l'enorme bonnet à poil du noyé, qui descendait le courant, semblait une épave sinistre glissant dans un sillage ensanglanté...

RENE MAIZEROT.

FIN.

LE VRAI CANARD

MONTREAL, 22 OCTOBRE 1881.

Correspondance Europeenne.

(Télégraphique au Vrai Canard)

Rome 18 oct, 1881.

Le sénateur Trudel était gai comme un pinson ce matin. Il venait d'apprendre qu'il était nommé avocat de St-Pierre. C'est le premier canadien qui obtient cet honneur. Un avocat de St-Pierre peut plaider dans la cour de circuit à Rome. Pour pratiquer dans la grande cour il faut qu'il obtienne une dignité plus élevée, celle d'avocat, du Coq de St-Pierre. Dans la matinée il a paru en cour, mais c'était seulement pour apprendre que sa cause était perdue.

Le pauvre homme revient Gros Jean comme devant. Je lui souhaite la vertu de résignation dans les tribulations qui l'accablent. C'est toujours malheureux de voir

un homme partir pour chercher de la laine et revenir tondu.

J'ai été obligé de me séparer du sénateur canadien en recevant une dépêche qui m'appelait à Londres.

Paris, 20 oct.

J'ai passé par la France et je suis resté une demi-journée à Paris, parce que Monsieur Grevy m'avait invité à la noce de sa fille qui venait de se marier avec Monsieur Wilson, un neveu de l'échevin Thomas Wilson. Encore un rapprochement entre la France et la province de Québec.

Londres, 21 oct.

Me voilà encore à Londres. Une des cuisinières de Mme Victoire m'a fait demander. Elle a des nouvelles importantes à me communiquer.

En débarquant au dépôt j'ai pris une voiture, et j'ai dit au charretier de me mener à la fine épouvante à Windsor. Il donna trois ou quatre bons coups de fouet à son cheval, et le diable nous berçait. Après une course d'une heure j'étais rendu à la porte de la cuisine de Mme Victoire.

En entrant mon ancienne amie me souhaita le bonjour.

Après avoir soupé avec des tranches de rôti revenues dans le beurre, des patates et un bol de thé, je me sentis coq et je commençai à bavasser avec les gens de la maison. Je leur donnai des nouvelles de Monsieur Delorme qui avait fait son sport dans les prairies du Nord Ouost et qui avait passé quelque temps au Grand Brûlé. On m'apprit que Mme Victoire avait écrit une lettre à son gendre lui disant de revenir au plus coupant pour régler des affaires de famille. Il paraissait que la bourgeoise ne veut plus qu'aucun membre de sa famille reste à Bytown.

Il avait été décidé d'abord qu'on renverrait Mme Delorme rejoindre son mari, son ticket avait été acheté et ses paquets étaient faits.

Un bon jour les gazettes du Canada nous arrivent. Malame Victoire apprend que le beurre frais a renchéri jusqu'à 33 cents la livre, le bœuf est rendu à 10 cents et les scanplings à Bytown se vendent \$2 le voyage.

La misère va recommencer dans le Canada et la saison d'hiver est bien rude à passer.

Mme Delorme a été une femme bien élevée et une créature délicate comme elle ne peut pas endurer le climat de Bytown.

Encore une raison qui a décidé Victoire à faire revenir son gendre c'est la crainte de s'encauiller avec les canadiens qui ont l'habitude de mouiller tout ce qu'il font. On est obligé de mouiller un suit neuf, le commencement et la fin de chaque travail, l'achat de n'importe quel outil et de tous les meubles de ménage. Dans les bals et les grands diners tout le monde se mouille la lnette jusqu'à ce que chacun soit trempé.

En arrivant avec des gens qui ont de pareilles habitudes le gendre de Mme Victoire ne pour-

rait que mal tourner. Comme le disait une vieille canadienne: Il arrive souvent que les jeunes gens se pervertissent sans qu'on s'en doutât.

Mme Delorme comme artiste n'est pas bien appréciée par les canadiens qui ne connaissent pas le dessin. Il n'y a pas dix canadiens capables de dire si les couleurs sont bien beurrees sur une toile.

On m'a fait comprendre que la famille de Mme Victoire aimait à vivre avec du monde *swell* et qu'elle était déplacée parmi des gens qui se mouchaient avec des quartiers de terrine.

Ensuite, ça se dit partout en Angleterre que les canadiens ont encore trop de sang sauvage pour frayer avec des blancs purs.

Mme Victoire depuis quelques jours file un mauvais coton. Son *foreman* Gladstone vient encore de faire un coup de poche en arrêtant Parnell, qui veut faire faire de nouveaux arpentages chez les bas de soie. Les Irlandais ne veulent plus être traités comme des cochonniers par les aristocrates qui se sont emparés de toutes les bonnes terres de leur pays et qui voudraient les voir tous exterminés.

Il y aura certainement quelques coups de torchons de donnés et Mme Victoire s'attend à payer les notes cassées. Il y a de quoi lui rendre l'humeur maussade.

Dans tous les cas les canadiens ne doivent pas s'attendre pour ces temps de troubles avoir revenir Mme Delorme parmi eux. Voilà à peu près le résumé de l'entretien que j'eus dans la cuisine de Mme Delorme.

Tout à toi,

LADERAUCHE.

Un proces en separation de corps et de biens.

Depuis quelques jours la Cour Supérieure de Montreal est saisie d'un procès entre mari et femme au cours duquel la procédure révèle des détails les plus croutillants et donne aux habitués de l'audienco une ample pâture pour leur curiosité morbide. Environ quatre-vingts témoins ont été assignés pour donner leur témoignage dans cette cause célèbre. La plupart de ces témoins sont des gens mariés appartenant à notre bonne société.

Chacun passe au bob à son tour. Après avoir été assermenté chacun d'eux est appelé à déclarer en public s'il était ami de la défenderesse et combien de coups de canif il a donnés dans son contrat de mariage.

Vous voyez d'ici le nez de ces pauvres maris. Ce procès est le thème de tous les cancons dans notre Beaver Hall Canadien et donne lieu à des scènes cruelles dans les familles.

Aujourd'hui nous allons donner à nos lecteurs une comédie qui s'est passée il y a quelques jours dans un jeune ménage de la rue Allons, nous